

« De la couleur. Une suite perpétuellement différée »

Dans ma pratique, le geste de peindre n'a d'autre attente que celle d'un espace pictural qui émerge à lui-même. Son rôle est d'en manifester le rayonnement, la scansion (latérale et frontale) par le seul pouvoir de l'interaction colorée. Par la couleur, je tente de mettre en rupture la surface du papier ou celle de la toile, de la tendre en ondolements colorés pour ensuite travailler à sa courbure, à sa torsion, de transformer ainsi son étendue en espace, en résultante-lumière.

L'œuvre devient acte avant d'être l'effet d'un acte. L'espace pictural est donc avant tout un espace à percevoir plutôt qu'à lire. Je me sers de l'intensité de la couleur comme potentiel structurel d'un espace à la fois dense, resserré et un espace éclaté, fissuré - il y a des passages, des fentes, des scissions dans mon travail. Par là, je tente de dégager la peinture de la matérialité des pigments, du poids inévitable de la touche picturale, pour privilégier les surfaces étales, les forces visuelles plutôt que gestuelles, l'énergie des rapports colorés plutôt que la matérialité tactile des pigments, l'énergie picturale plutôt que l'énergie physique qui se limite inévitablement au champ d'action disponible de la surface.

Ce travail inclut une recherche sur le déplacement du regard, lequel, pris dans la trame de la couleur, est sans cesse reconduit : il y a des déports, des relais, des renvois provoqués par les multiples entrecroisements des rapports colorés. La couleur n'a d'autre fonction ici que de faire émerger la lumière, de travailler à sa diffusion, à sa dilatation dans l'espace réel. C'est aussi un travail méditatif sur l'épuisement du regard : sur le temps que la peinture nécessite pour se tendre dans l'espace, sur le temps qu'elle demande pour être regardée, le temps que met une toile à ne pas s'épuiser.

Par là, la peinture se présente à moi comme la tentative de maintenir l'espace ouvert, en suspens, en dilatation... A défaut de pouvoir cerner sa vérité, je ne peux m'inscrire dans son devenir, dans son extension, qu'en épuisant le geste de peindre, qu'en insistant sur sa relance et en refusant l'arrêt de toute image. C'est pourquoi je privilégie le cheminement indéterminé de la peinture, le travail en série plutôt que l'élaboration de pièces uniques. Travailler ainsi me permet d'échapper

en permanence à l'illusion de l'acquis de la peinture comme à celle de son acquittement. Chaque suite picturale dénonce l'illusion de celle qui précède, tout en annonçant la suivante. C'est là, peut-être, viser autre chose que la peinture elle-même. L'oeuvre qui se fait, avant d'être l'effet d'un acte, devient elle-même acte : *une suite perpétuellement différée*.

Dans mon travail, l'inachèvement m'est apparu comme un obstacle toujours à franchir mais en même temps toujours devant soi. L'inachèvement est permanent.

En privilégiant la peinture comme une trajectoire - chaque suite étant la relance d'une autre - l'acte de peindre marque la volonté de rendre indissociable le tout et la partie de l'oeuvre. Il refuse par là l'autonomie de chacune. La question de la déambulation du regard sur les oeuvres est donc centrale. Le fait de travailler par série me contraint de réfléchir à la présentation et à l'installation de l'oeuvre dans un espace réel : la mouvance et l'instabilité perpétuelle de la peinture dans sa création, devrait entraîner, lors de sa présentation, un va-et-vient visuel qui se refuserait à un parcours linéaire de l'oeuvre présentée.

Dans ma pratique, cette question de la présentation de l'oeuvre au regard d'autrui se pose en dernier lieu : renoncer à l'achèvement de la peinture, c'est aussi différer sa présentation. Travailler à son devenir en appelle à l'usure, à la reprise incessante de l'acte de peindre... Ce à quoi il aboutit est sans fin.

Or, montrer la peinture, c'est d'une certaine manière, pour le peintre, accepter d'y mettre un terme. La confection de ce dossier m'a donc conduite, paradoxalement, à fixer la présentation de mes travaux, à en marquer l'arrêt.

Dès lors, comment la présenter, comment l'exposer sans renier sa totalité inachevée ? L'oeuvre en devenir ne peut s'exposer qu'en assumant ce paradoxe : celui d'un inachèvement auquel on met un terme momentanément. Ce qui est montré porte la marque d'un manque, qui est fondamentalement un appel à l'autre, celui de la rencontre.